

(This essay was originally published in the Chergui, run by [LE18](#) in Marrakesh, as part of the publication accompanying the exhibition “Melhoun 2.0”, curated by Philip Van Den Bossche and produced by [Fenduq](#).)
<https://fenduq.com/malhoun-2-0-exposition/>

Malheur à celui qui n’a qu’un seul seuil ; disait la souris

Noureddine Ezzaraf

Sur une invitation de Eric par whatsapp la veille d’une rencontre tenue au Fenduq. Mais plutôt dans la petite cuisine dans une grande pièce plus ou moins organisée. Il y avait un calendrier, des bureaux, un ordinateur, je crois qu’il y avait aussi une machine, une imprimante 3D, des ustensiles de cuisines soigneusement posés et proprement organisés. Quelques photos accrochées au mur qui constitue un demi-corridor, et qui joigne la porte principale et l’escalier qui monte vers je ne savais-pas-encore-où. Des affiches d’objets mécaniques déjà exposés, je ne sais pas, des anciennes affiches je pense. On rassemble des chaises, autour d’une table, une table à manger. On prépare aussi un pc d’une taille un peu étrange pour lancer un skype avec Ayoub, qui lui ne peut pas nous rejoindre en chaire en os de Rabat. A mes côtés : Younes est assis à ma droite, M’barek à gauche, Samya, Eric et Phillip de l’autre côté. Comme deux clans qui viennent autour d’une table à manger mais très spontanément, par ce que ce n’est pas vraiment des clans, c’est juste que chacun s’est trouvé là où il s’est trouvé. Une position de corps formée par une nécessité de conversation orale ou une situation de communication ou échange des paroles et des idées. En fait ce n’est pas vrais cette histoire de clans.

Donc, tout est prêt, Ayoub cherche un endroit pour se poser, il allume une cigarette, ensuite c’est Eric qui allume et M’barek après avoir demandé à Youness ou certainement imposé. Moi aussi je ne fume pas, j’ai essayé mais je n’ai jamais trouvé la technique pour aspirer la fumée. En arabe de l’Est, on dit « boire de la fumée » ou simplement fumer. Des fois j’ai juste mâché la fumée blanche pour faire semblant de fumer. Ce qui m’intéresse dans la cigarette est précisément sa morphologie, cette forme cylindrique, son architecture canale. Bien sûr il y a aussi le geste séducteur de tenir une cigarette dans la main chez les INTELLECTUELS de la gauche les plus Graméchien, chez Hassan II, chez les citadins, dans ces scènes héroïques longues de contemplation en cinéma, dans « Cigarette after sex » triomphale. Sérieusement, la cigarette n’est pas un objet banal, c’est vrai qu’elle l’est, mais il y a un rituel étrange presque exotique, de ce lien avec l’au-delà refoulé par le matérialisme historique, de toute façon le tabac est une plante chamanique qui servait au contact de l’altérité absolue. Dans chaque cigarette

une illusion ou une théologie est consommée, pour ne pas dire que la cigarette est une réification de la prière. En arabe on dit « salat ». Je me souviens qu'un de mes oncles, me disait que « ceux qui fument ne prient pas », car lui-même à un moment donné dans sa trentaine il fallait qu'il tranche entre la cigarette et la prière quotidienne pour son bien physique et métaphysique.

J'ai un autre argument, on connaît le mythe des « hachachin » latinisé en Assassins ; les assassins est un exemple important presque parfait de personnes qui croient dans une certaine retraite du monde pour le penser stratégiquement (de stratos armée et agein conduire). Ils se communient autour d'un maître, ou peut-être pas, c'est-à-dire sans maître, une communauté acéphale, sans tête.

Cette communauté peut être aussi une communauté temporaire et autonome, des pirates, des hackers nobles ou des anarchistes. Un orientaliste contemporain d'Edouard Saïd, de la cause palestinienne et de « war on terror » a consacré malheureusement un livre pour radicaliser une lecture du radicalisme « islamique » dont on connaît ce qu'il justifie ; des crimes. Il y a aussi le jeu vidéo « le Credo de l'assassin », Credo de croire, mais surtout de « Credo in unum Deum ». Ce jeu prend place dans un monde ouvert dans une mémoire lue avec l'aide d'une machine capable de lire la mémoire génétique. Oui, c'est ça, c'est horrible. Et c'est presque maladroit d'en faire usage dans cette occasion. Mais je ne pouvais pas m'empêcher.

Revenant aux assassins. On raconte qu'ils fumaient dans le cadre d'un rite spécial, peut-être, pour aller au-delà, peut être le nirvana, le paradis, l'Europe, ou juste une tentation de « Break on through to the other side, yeah ». On brûle l'herbe, des feuilles, un document pour traverser. On raconte aussi que leur maître les a manipulés, en leurs donnant à fumer pour les déposséder de leurs consciences ou un lavage de cerveau et ensuite il leurs a montré son « jardin secret » et puis dans un geste Pavlovien il réclame sa possession de ce navet magique, et dans leurs « hangover » il dicte sa stratégie. Même s'il ne s'agit pas de vérifier l'empirisme de cette histoire, je pense que c'est un détail secondaire ou marginal. Car ce qui intéressant dans la métaphore des Assassins est l'organisation d'une communauté d'action, ou simplement un groupe de personnes (et d'objets) qui décident d'une communication dans un espace. Cette communication se transforme en programme d'actions dans différents endroits en faisant usage de

différents médiums ou medias ou actions de médiations. Une communauté d'ouvrage, et d'oeuvrement.

On sait bien qu'un orientaliste peut facilement perdre la généalogie du mot Assassin ; qui peut avoir une autre racine, celle de « assas أساس » qu'on peut traduire en « fondement » comme « droits fondamentaux أساسية حقوق », ou base comme « matières de bases الأساسية المواد ». Je dirais aussi « infrastructure ». Mais il peut être proche de la racine latine « arkhi » qu'on retrouve dans architecture, archéologie et qui renvoi ensuite vers « chef » ou « commandement » ou « commencent مبدأ ». On retrouve en arabe un mot pas loin de « assas أساس » : « siyass سياسة », dont l'équivalent est « politique ». Et des verbes de formes « a'sassa أسَّس » comme secouer l'arbre en bougeant le tronc, « assa'sa أسَّس » poser une pierre à bâtir, fonder comme par exemple fonder une association ou un parti politique ou un collectif d'artistes. « Saouassa سوس » décrit une carie dentaire, une maladie qui attaque les sabots des montures, ou une hantise, un démon et une idée qui ébranle la pensée.

Dans une certaine « théorie d'usage الاستعمال », la lettre « sin سين » est une lettre de « tafallut تَفَلُّت » : Le fait de sortir d'une situation ou d'une chose qui continue, qui dure. Le « sin سين » devient un préfixe d'une action à « distribuer صرف » dans le devenir qui transperce la chose ou l'être (absolue) permanent. La lettre « sin سين » n'est pas un « harf حرف » littéralement le bord d'un futur qui peut nous paraître sous forme de futurisme-évolutionniste-progressiste, j'aimerais bien prononcer : la lettre « sin سين » est un bord sans plateau. Pour dire ou étourdir : un devenir accidentel et qui n'est pas évènementiel.

L'accident est notre devenir, notre seuil, porte, issue de la permanence de l'évènement. ?.

Notre modernité est accidentelle ou accident (une difficulté à la formuler). C'est-à-dire une autre modernité forcément dialectique ou damnée. Autre. C'est-à-dire aussi un « contemporary as accident ».

Chez les Assassins, donc, il y a une gènétique de la déconstruction par accident. Je ne voudrais pas exagérer en disant que je ne suis pas capable de penser le temps en arabe, ni le futur, et que cela n'est pas une simple pensée de crise ou une crise managerielle, d'économie politique, c'est une chance, un fondement si ce n'est

pas une hantise de la Modernité. Ni une écoute nostalgique d'un mythe initial de méditation inscrit dans le graphe de modernité, dans la calligraphie « hadith حديث » ou « hadith حادث » quelque chose de mineure, une parole humaine ou une naissance. Ni ce rêve de la mémoire tatouée où le corps humain est fait de lettres, d'un S prompt du mouvement, de l'esprit, du sens, un corps qui obéit et se prosterne sous l'ordre et la stratégie de la phrase. Peut-être un Ni ontologique, de disestablishment, un refus radicale.

Ce « sin سين », qui d'ailleurs sonne comme signe, n'est pas qu'une marge prédatrice de ou qui construira son centre, ou une topographie sans territoire-yet. Elle n'est surtout pas performative, c'est-à-dire qu'elle veut exceller les limites d'un certain standard à travers un jeu ou un rituel. Ce jeu qui suscite des constructions fragiles ou transitoires ou qui restaure des actions que des spectateurs s'entraînent à exécuter, à pratiquer et à répéter. C'est un « sin سين » de sabotage affirmatif de la performance ; pourquoi pas ? Quand un espace d'écriture est un espace de « performance » pour montrer l'action, l'exposer au regard, et inventer un monstre devant les yeux. Dé-écrire ne serait-t-il pas nécessaire ? Un désormais désœuvrement.

« Sin سين » de la procrastination. Ou pour une poétique et une politique de la procrastination. Crastinus le lendemain absolu. Cras de ce qui brille au bout de la fuite terrestre, ce qui brille brûle. Ce qui brille est notre seuil en feu.

En revenant à notre table dans la cuisine du Fendouq, on continue à fumer et à parler et à évoquer les absents par ce qu'ils étaient occupés dans l'atelier, à penser à d'autres artistes ; Mohamed arrive plus tard, Laila aussi.

Et on parle de témoins et de manifeste.

Il n'y a pas de manifeste, il y a des mains et il y a la fête.

...

« Spectacle d'un oiseau pendu dans la forêt, à l'intersection de deux sentiers. L'assassin n'est à aucun moment désigné, par ce que tout simplement nous sommes tous enchainés à ce geste suspendu et que le massacre d'oiseaux, fureur au travers de l'écriture blanche, signe mon entière participation. »

En fait je n'ai pas compris cette phrase parasite, que j'ai trouvée dans la mémoire tatouée, insaisissablement difficile à comprendre, je ne peux que lire, relire. Il y a des points et des virgules, en fait elle n'a pas de commencement, il n'a pas de tête, elle est palindromique. Ça m'aide à pratiquer l'errance des chiens, le courage des sans-maisons, et la patience des tisseuses.

Noureddine Ezzaraf is an artist and librarian, based in Marrakesh.